

2d/2

Figaro 23 Sept. 44

LE FIGARO LITTÉRAIRE

Pages de Journal

par André GIDE

M. André Gide a fait précéder d'un avertissement la publication — (inédit en France et qu'il vient de nous faire parvenir) dans l'Alche à Alger — de son Journal de 1940 à 1941. En voici le texte :

« Ces pages du Journal que je tenais, fort irrégulièrement du reste, au cours des sombres mois qui suivirent notre défaite, je ne me reconnais le droit d'y rien changer ; pas même celui de choisir seulement les moins sombres, d'exclure celles qui peignent un accablement que je ne reconnais plus aujourd'hui. Je ne me donne pas pour plus voleureux que je n'étais ; ce n'est que vers mars 1941 que je commençai à relever un peu la tête et repris cœur. Certain livre de Charbonne que je las alors y servit, par opposition, et agit sur mon esprit à la manière d'un réactif ; c'est alors seulement que je compris où nous en étions, et je marquai, dans la première chronique que j'écrivis à ce sujet pour Le Figaro, ce que je n'acceptais point d'être. Le spectacle des défaillances mêmes devient un encouragement, du moment que l'on s'en relève. Béni soit celui qui permit et favorisa la restauration de notre dignité. Ce relèvement nous paraît aujourd'hui d'autant plus beau que la chute était plus profonde. »

Nous ne donnons de ce Journal de l'année 1941 que quelques extraits. Notre vœu est que ce choix n'apporte pas une vue trop imparfaite de l'itinéraire intellectuel qu'a suivi l'éminent écrivain.

12 janvier 1941.

« **N**i vainqueurs, ni vaincus ! » Je ne goûte pas beaucoup cette formule. Elle implique, de part et d'autre, une feinte, si flatteuse pour notre amour-propre, que j'entre en garde. Une « collaboration », comme celle que l'on nous propose aujourd'hui, ne saurait être « loyale », ainsi basée sur un mensonge. Il est beau, sans doute, et noble, et rassurant de voir après un pugilat les mains des deux adversaires se tendre l'une vers l'autre et se serrer. Mais que l'un ait abattu l'autre, il n'est pas question alors de le nier. Nous sommes vaincus. Dès que nous nous aviserions d'en douter, notre adversaire saurait nous en faire souvenir, n'en doutons pas. Et s'il nous aide à nous relever aujourd'hui, ce n'est que pour nous permettre un effort dont il entend bien se réserver le plus grand profit. Il suppose, avec raison, que notre travail et la production que nous pourrions fournir seront meilleurs, ou, pour parler plus net : que nous serons de meilleur rendement, si non réduits en esclavage et si nous gardons l'illusion d'œuvrer librement et pour nous.

16 janvier.

Ce qu'ils cherchent, ce qu'ils espèrent, c'est une restauration du passé ; et ce passé, pour agréable qu'il fût à certains, ne me paraissait pas très respectable. Disons même que l'on se complaisait dans un état de choses assez honteux. L'humanité me paraissait mériter un peu l'esclavage, et si seulement celui qui nous menaçait, qui nous menaçait encore, eût été soumission à des valeurs plus nobles, je ne dis pas que je n'eusse été jusqu'à le souhaiter. Me paraît mériter la liberté celui-là seul qui saurait en user pour une autre fin que lui-même, ou qui exigerait de soi tel développement exemplaire. La stagnation du plus grand nombre possible de représentants d'une humanité médiocre, dans un médiocre bonheur quotidien, n'est pas un « idéal » dont je puisse m'éprendre. Nous pouvons et devons tendre à mieux.

23 Sept 44